

La chèvre, la dame et la louve

La Chèvre ou Qui est Sylvia ?, Trois Femmes grandes et Who's Afraid of Virginia Woolf?

Sylvain Schryburt

Numéro 112 (3), 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schryburt, S. (2004). Compte rendu de [La chèvre, la dame et la louve : *La Chèvre ou Qui est Sylvia ?, Trois Femmes grandes et Who's Afraid of Virginia Woolf?*]. *Jeu*, (112), 74–79.

SYLVAIN SCHRYBURT

La chèvre, la dame et la louve

Né de parents inconnus en 1928, Edward Albee est recueilli par Reed Albee, un richissime producteur de spectacles dont il a pris le nom. À vingt ans, il rompt avec sa famille et s'installe à Greenwich Village, à New York. Cinquante-six ans plus tard, Edward Albee compte parmi les dramaturges américains les plus importants du XX^e siècle. Il est aussi l'un des plus primés. Depuis *Zoo Story* en 1959, sa première œuvre théâtrale, on l'a encensé de deux Tony Awards et de trois prix Pulitzer. Pourfendeur insatiable de la bourgeoisie états-unienne, inquisiteur des normes morales et des comportements humains, Albee se plaît à mettre en cause, dans des œuvres à l'humour caustique, les valeurs d'une société sans doute plus dissolue qu'elle ne le laisse paraître en surface.

Trois Femmes grandes

TEXTE DE EDWARD ALBEE ; ADAPTATION DE PIERRE LAVILLE. MISE EN SCÈNE : CARMEN JOLIN ; DÉCORS ET COSTUMES : VÉRONIQUE BERTRAND ; ÉCLAIRAGES : STÉPHANE JOLICŒUR ; CRÉATION SONORE : ALAIN BELLAÏCHE. AVEC MARIE CANTIN (B), JEAN CHAPLEAU (LE FILS), BÉATRICE PICARD (A) ET MARIE-CLAUDE SABOURIN (C). PRODUCTION DU GROUPE DE LA VEILLÉE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PROSPERO DU 20 JANVIER AU 21 FÉVRIER 2004.

Jolin et Michael Shamata avaient voulu céder le pas à la parole de Albee, un choix qui s'explique aisément par la forte dimension psychologique qui caractérise la construction de ses personnages. Trois textes, trois théâtres, trois productions, l'occasion était trop belle pour ne pas marquer le coup. Petits comptes rendus d'un tour du chapeau.

La Chèvre ou Qui est Sylvia ?

Le luxueux salon de Martin (Guy Nadon), un riche et célèbre architecte de cinquante ans. Il est marié à Stevie (Linda Sorgini), dont il est sincèrement amoureux depuis plus de vingt ans. Leur fils Billy, un jeune adulte qui passe le plus clair de son temps terré à l'étage de la maison familiale, s'est récemment déclaré homosexuel. Progressistes et démocrates, ses parents n'en font pas une histoire. À vrai dire, comme

La Chèvre ou Qui est Sylvia ?

TEXTE DE EDWARD ALBEE ; TRADUCTION DE MICHEL TREMBLAY. MISE EN SCÈNE : DANIEL ROUSSEL ; DÉCORS : DAVID GAUCHER ; COSTUMES : FRANÇOIS BARBEAU ; ÉCLAIRAGES : CLAUDE ACCOLAS. AVEC FRÉDÉRIC BELANGER (BILLY), RAYMOND LEGAULT (ROSS), GUY NADON (MARTIN) ET LINDA SORGINI (STEVIE). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT, PRÉSENTÉE DU 20 JANVIER AU 14 FÉVRIER 2004.

Un concours de circonstances voulait qu'en moins d'un mois trois productions du dramaturge américain prennent l'affiche simultanément à Montréal. Elles ont en commun de miser sur leurs acteurs principaux qui livrent, chacun à sa manière, des prestations solides, parfois même excellentes. Dans tous les cas aussi, la mise en scène tend à se faire discrète, comme si Daniel Roussel, Carmen

Who's Afraid of Virginia Woolf ?

TEXTE DE EDWARD ALBEE. MISE EN SCÈNE : MICHAEL SHAMATA ; DÉCORS ET COSTUMES : JOHN FERGUSSON ; ÉCLAIRAGES : STEVEN HAWKINS. AVEC BRENDA ROBINS (MARTHA), RIC REID (GEORGE), PATRICIA FAGAN (HONEY) ET ALLAN HAWCO (NICK). COPRODUCTION DU CENTRE SAIDYE BRONFMAN ET DU MANITOBA THEATRE CENTRE, PRÉSENTÉE AU CENTRE SAIDYE BRONFMAN DU 16 AU 29 FÉVRIER 2004.



La Chèvre ou Qui est Sylvia ?
de Edward Albee, mise en
scène par Daniel Roussel
(Théâtre du Rideau Vert,
2004). Sur la photo : Linda
Sorgini (Stevie) et Guy
Nadon (Martin). Photo :
Yves Renaud.

bien des bourgeois de fiction, Martin a en apparence toutes les raisons du monde d'être satisfait de son sort. Et comme tous les bourgeois de théâtre, une catastrophe l'attend au détour.

Alors qu'il ratissait la campagne à la recherche d'une résidence secondaire, Martin a aperçu Sylvia qui broutait paisiblement dans un pré. C'est que Sylvia est une chèvre, une chèvre dont Martin tombe éperdument amoureux. Allez comprendre ! Après avoir confié sa nouvelle idylle à son ami Ross, ce dernier, par dégoût mais aussi par respect pour Stevie, lui dévoile l'affaire. Bien sûr, le drame éclate et le couple se sépare. Au final, Stevie, que l'on croyait disparue pour de bon, revient à la maison, son costume maculé de sang et traînant derrière elle le corps inerte de sa rivale quadrupède. Rideau.

Ce qui s'annonce au départ comme un drame psychologique tourne rapidement à l'absurde. Mais cet absurde est enrobé d'une telle familiarité qu'on se prend parfois à penser que la Sylvia en question n'est pas une chèvre mais, prenons un exemple au hasard, la serveuse du café que fréquente Martin. Ainsi, la confrontation entre le mari infidèle et la femme cocue est tout aussi vitrioleuse, elle comporte autant de pots cassés,

de cris, de larmes et de regrets que s'il s'agissait d'un adultère, et non de zoophilie. Même l'incompréhension de Stevie, ses demandes d'explications et son atterrement sonnent juste dans ce contexte. On s'étonne à peine du discours entendu de Martin : il les aime toutes deux également, mais différemment. Bref, nous sommes en terrain connu : celui du triangle amoureux, version chèvre.

Bien sûr, Albee est trop habile pour se poser en moralisateur et ainsi prendre parti pour le mari ou l'épouse. Dans la mesure du possible, il préfère rester neutre, c'est-à-dire qu'il donne à chacun les arguments nécessaires pour obtenir un match nul et il laisse au spectateur le soin de s'arranger avec tout ça.

Le rôle de Guy Nadon est évidemment le plus piégé de la pièce. C'est à lui que revient la difficile tâche de nous rendre son amour crédible tant son personnage nage à contre-courant d'une société raisonnable et du public qui, assis dans la salle, la représente. Nadon doit faire valoir son point de vue et il y parvient avec justesse. On n'y croit pas, bien sûr, mais son interprétation est suffisamment convaincante pour que la situation nous paraisse plausible, ce qui est déjà un exploit. Sans cela, l'absurde sympathique de cette pièce tournerait au ridicule consommé.

Il est appuyé par Linda Sorgini (Stevie), qui lui donne la réplique en femme humiliée mais surtout outrée par les agissements de son mari. Son jeu est juste dans l'ensemble, même si par moments, et malgré la destruction d'une partie du décor, sa colère ne paraît pas assez virulente. Fracasser une fenêtre ou crier son indignation est une chose, le faire la rage au ventre en est une autre. Dans les circonstances où se trouve le personnage de Stevie, on l'aurait cru capable de moins de retenue. Son apparition avec le cadavre de la chèvre à la scène finale aurait sans doute été moins incongrue. La force de Sorgini réside plutôt dans l'expression du désarroi et de l'incompréhension de cette femme qui voit tout à coup disparaître ses certitudes. C'est là que l'actrice donne sa pleine mesure et que son personnage acquiert une vérité qui suscite notre empathie tant il nous paraît familier.

C'est d'ailleurs sur cette corde de la familiarité que joue la mise en scène de Daniel Roussel. En tablant sur un décor, des costumes et un jeu réalistes, il atténue l'étrangeté de la situation et nous la présente comme allant presque de soi, une neutralité dont s'accommode bien le texte de Albee. Ainsi, à défaut d'être inventive, la mise en scène sait au moins se faire discrète, jusqu'à s'effacer derrière les acteurs, un choix défendable pour une pièce qui, malgré son argument absurde, trouve ses racines dans le réalisme américain à la Williams. On notera cependant une ou deux dérives, dont ce baiser gratuit que le fils Billy offre à son père. Rien ne venait motiver, et encore moins expliquer, ce soudain désir incestueux qui se situe en marge de l'intrigue et sur lequel on ne revient même pas.

En dépit de ces minces réserves, *la Chèvre...* demeure une des meilleures productions récentes du Rideau Vert. Défendue avec vigueur par une distribution solide, traduite par un Tremblay qui n'a rien perdu de son sens du rythme, elle soulève des questions, voire un inconfort, qui nous quittent bien longtemps après la fermeture du rideau.

Trois Femmes grandes

Bien qu'elle ait obtenu le prix Pulitzer cuvée 1994, *Trois Femmes grandes* est assurément la plus faible des trois pièces de Albee présentées l'hiver dernier. Au premier acte, dans sa chambre à coucher, une riche et snob nonagénaire raconte quelques souvenirs de jeunesse à sa dame de compagnie et à une jeune avocate venue la voir pour affaire. La vieille dame parle de son mari, de son amour pour les chevaux ou de sa sœur qui ne connaissait pas autant qu'elle le grand monde et ses dessous : des réminiscences banales et trop souvent ennuyantes. Puis, au deuxième acte survient un coup de théâtre cousu de fil blanc. Un mannequin à l'image de la vieille dame est couché dans son lit. Il porte un masque respiratoire sur le visage. Vêtues différemment, les trois mêmes actrices entrent en scène, et on apprend qu'elles joueront désormais la vieille à trois stades de sa vie : 91 (ou 92, dit-on dans la pièce), 52 et 26 ans. Suit une lutte qui oppose l'amertume des plus vieilles à la naïveté de la jeune. Il arrive quelque chose, enfin ! Mais c'est trop peu trop tard.

Ce revirement de situation est si draconien et inattendu qu'on se croirait en présence de deux pièces différentes, comme si Albee, conscient de la faiblesse du premier acte, avait voulu repartir à zéro dans le second. Pourtant, l'intérêt de ce coup de théâtre s'étirole rapidement et la deuxième partie ne parvient pas à donner un second souffle à la pièce. On reste avec le sentiment que *Trois Femmes grandes* est un texte sans relief où les personnages nous livrent des propos souvent quelconques. Dans ces conditions, difficile d'oublier l'*Albertine...* de Tremblay qui, avec une situation semblable, nous avait offert sa grande œuvre. Difficile d'oublier Beckett aussi. Chez lui, la réplique finale de la vieille dame aurait eu un impact autrement plus fort et profondément humain : « Je... parlais... de quoi : d'en arriver à l'instant où ça finit. C'est

Trois Femmes grandes
de Edward Albee, mises
en scène par Carmen Jolin
(Groupe de la Veillée, 2004).
Sur la photo : Béatrice Picard
et Marie Cantin. Photo :
Guy Borremans.



ça. Oui. Nous y sommes. Vous avez posé la question. Eh bien, le moment le plus heureux, le voici. Quand tout est accompli. Quand on s'arrête. Quand on peut s'arrêter. »

Le rythme lent de la production et la mise en scène statique de Carmen Jolin n'avaient rien pour relever ce texte plat. Certes, la ligne directrice de Jolin était assumée et bien défendue par les interprètes, il s'en dégagait même une atmosphère juste et tout à fait crédible. Mais lorsque les rares déplacements deviennent un événement qu'on attend avec impatience, c'est que le texte ne souffre pas d'être entendu de si près. La lenteur du spectacle nous donnait au moins tout le loisir nécessaire pour observer le jeu fin et nuancé de Béatrice Picard, qui nous livrait une grande performance : un plaisir pour l'œil. Elle possédait quelque chose de cette élégance racée, presque aristocratique, qu'a la vieille bourgeoisie américaine, une grâce qui transparissait dans chacune des postures de l'actrice. Tout sonnait juste dans sa composition, depuis les gestes patients et mesurés de la vieillesse jusqu'à la mesquinerie prude de cette ex-femme du monde.

C'est seulement au deuxième acte que les personnages secondaires quittent leur statut de faire-valoir pour acquérir une densité qui leur faisait cruellement défaut dans la première partie. Dans le rôle de la dame version 52 ans, Marie Cantin offrait une performance énergique mais d'où l'élégance qui sera celle de son personnage quarante ans plus tard était totalement absente. Pour sa part, Marie-Claude Sabourin en jeune femme de 26 ans apportait un souffle d'espoir et de charme à l'ensemble, même si, encore une fois, on ne sentait pas dans son jeu les germes de ce qu'elle deviendra plus tard.

Il faut dire que les interprètes de *Trois Femmes grandes* avaient beaucoup à faire pour sauver la mise et défendre une pièce qui ne méritait peut-être pas qu'on s'y attarde. N'eût été de Béatrice Picard, et malgré les efforts louables de ses deux acolytes, je m'y serais profondément ennuyé.

Who's Afraid of Virginia Woolf?

Après deux productions francophones de textes de Albee, j'allais enfin entendre le dramaturge dans sa langue maternelle et, qui plus est, dans son œuvre-culte de 1962. On connaît l'argument de la pièce : après une soirée arrosée en compagnie du corps professoral d'une université de province, Martha, la fille du recteur, et George, professeur d'histoire dans la quarantaine, retournent au domicile conjugal où ils s'apprêtent illico à recevoir Nick et Honey, un jeune couple rencontré lors du cocktail et qui s'est récemment établi dans la région. Sous le regard de leurs invités, et avec l'aide d'une quantité non négligeable d'alcool, Martha et George dévoileront la face cachée de leur couple pourri jusqu'à la moelle dans une lutte verbale où le mépris qu'ils éprouvent l'un pour l'autre est d'autant plus brutal qu'ils savent exactement où frapper pour obtenir un maximum d'effet.





Who's Afraid of Virginia Woolf? de Edward Albee, mise scène par Michael Shamata (Centre Saidye Bronfman/Manitoba Theatre Centre, 2004). Sur la photo : à l'avant-plan, Brenda Robins (Martha) et Allan Hawco (Nick), à l'arrière-plan, Ric Reid (George) et Patricia Fagan (Honey). Photo : Lydia Pawelak.

Plus qu'ailleurs, Albee brosse avec *Who's Afraid of Virginia Woolf?* un portrait sordide d'une Amérique bourgeoise et dissolue qui ne songe même plus à préserver les apparences tant elle semble avoir perdu le sens des valeurs. Écrite au vitriol, sans une once de modération mais avec une volupté libératrice, la pièce demeure à ce jour le chef-d'œuvre de l'auteur. Et, chef-d'œuvre oblige, elle comprend des rôles en or pour un acteur : ceux de Martha et de George.

Dans la coproduction du Centre Saidye Bronfman et du Manitoba Theatre Centre, le couple fielleux interprété par Brenda Robins et Ric Reid a littéralement éclipsé la performance, honnête mais sans plus, de leurs partenaires nettement moins expérimentés. La Martha de Robins en particulier eût été suffisante pour sauver le spectacle, si besoin était. Cassante et cruelle, mitraillant ses répliques assassines avec un plaisir malsain, son personnage en imposait d'autant plus qu'elle le jouait à grand renfort de sensualité animale, doublant l'assurance de ses attaques d'un exhibitionnisme à la limite du vulgaire. À la voir embobiner avec insistance leur jeune invité, on percevait comme le souvenir d'une passion charnelle qui animait jadis les époux aujourd'hui désabusés.

Plus sobre, le George de Ric Reid jouait en contrepoint de Madame, attendant le moment opportun pour placer son coup ou occupant le terrain dès qu'elle quittait le salon où se déroule la pièce. Son interprétation solide de l'universitaire bonhomme et sans ambition passait avec aisance de l'indifférence affectée à la mesquinerie calculée, de l'exaspération à la froideur. Son jeu varié dévoilait peu à peu les nuances d'un personnage plus complexe qu'il n'y paraît sur papier.

Au sujet de la mise en scène, il y a peu à dire, sinon qu'à l'instar de Roussel pour *la Chèvre...*, la proposition scénique de Michael Shamata ne brillait pas par son audace formelle. Décors réalistes et chargés de menus objets, costumes appropriés à la circonstance, déplacements crédibles, jeu psychologique : elle était efficace, invisible et sans grande surprise. En somme, le crédit du metteur en scène est équivalent à sa contribution au jeu des acteurs de premiers rôles, Brenda Robins et Ric Reid, à qui revient la réussite du spectacle.

Moins dérangeante que *la Chèvre...* mais autrement plus riche que *Trois Femmes grandes*, *Who's Afraid of Virginia Woolf?* n'a manifestement rien perdu de son venin. La production présentée au Centre Saidye Bronfman nous l'a encore prouvé avec, en prime, un duo d'acteurs à la hauteur de ce texte exigeant. **J**